

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

10

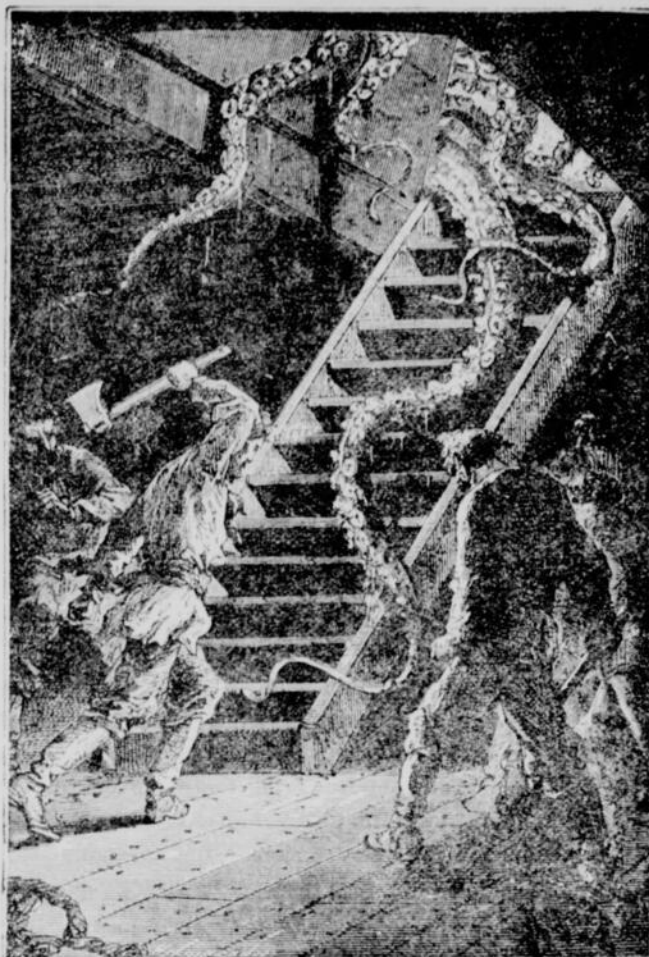
(1)

Quelques zoophytes avaient été dragués par la chaîne des chaluts. C'étaient, pour la plupart, de belles phycotallines, appartenant à la famille des actinidiens, et entre espèces, le *phycotallis protecta*, originaire de cette partie de l'Océan, petit tronc cylindrique, agrémenté de lignes verticales et tacheté de points rouges que couronne un merveilleux épanouissement de tentacules. Quant aux mollusques ils consistaient en produits que j'avais déjà observés : des turrnelles, des olives-porphyrées, à lignes régulièrement entrecroisées dont les taches rous es se relevaient vivement sur un fond de chair, des pterocères fantaisistes, semblables à des scorpions pétrifiés, des hyales translucides, des argonautes, des seiches excellentes à manger, et certaines espèces de calmars, que les naturalistes de l'antiquité classaient parmi les poissons-volants, et qui servent principalement d'appât pour la pêche de la morue.

Des poissons de ces parages que je n'avais pas eu l'occasion d'étudier, je notai diverses espèces. Parmi les cartilagineux : des pétromizons-prieka, d'anguilles, longues de quinze pouces, tête verdâtre, nageoires violettes, dos gris bleuâtre, ventre brun argenté semé de taches vives, iris des yeux cerclés d'or, curieux animaux que le courant de l'Amazone avait dû entraîner jusqu'à la mer, car ils habitent les eaux douces ; des raies tuberculées, à museau pointu, à queue longue et déliée, armées de long aiguillon dentelé ; de petits squales d'un mètre, gris et blanchâtres de peau, dont les dents, disposées sur plusieurs rangs, se recourbent en arrière, et qui sont vulgairement connus sous le nom de pantouffliers ; des lophies-vespertillions, sorte de triangles isocèles rougeâtres, d'un demi-mètre, auxquels les pectorales tiennent par des prolongations charnues qui leur donnent l'aspect de chauves-souris, mais que leur appendice corné, situé par des narines, a fait surnommer licorne de mer ; enfin quelques espèces de batistes, le curassavien dont les flancs pointillés brillent d'une éclatante couleur d'or, et le caprisque violet-clair, à nuances chatoyantes comme la gorge d'un pigeon.

Je termine là cette nomenclature un peu sèche, mais très exacte, par la série des poissons osseux que j'observai : paserns, appartenant au genre des aptéronotes, dont le museau est très obtus et blanc de neige, le corps peint d'un beau noir, et qui sont munis d'une lanière charnue très longue et très déliée ; odontognathes aiguillonnés, longues sardines de trois décimètres, resplendissant d'un vif éclat argenté ; scombres-guares, pourvus de deux nageoires anales ; centronotes-nègres, à teintes noires, que l'on pêche avec des brandons, longs poissons de deux mètres, à chair grasse, blanche, ferme, qui, frais, ont le goût de l'anguille, et secs, le goût du saumon fumé ; labres demi-rouges, revêtus d'écailles seulement à la base des nageoires dorsales et anales ; cnrysoptères, sur lesquels l'or et l'argent mêlent leur éclat à ceux du rubis et de la topaze ; spares-queues-d'or, dont la chair est extrêmement délicate, et que leurs propriétés phosphorescentes trahissent au milieu des eaux ; spares-pobs, à langue fine, à teintes oranges ; sciènes-coro à caudales d'or, acanthures-noirauds, anableps de Surinam, etc.

Cet " et cetera " ne saurait m'empêcher de citer encore un poisson dont Conseil se souviendra longtemps et pour cause.



Un de ces longs bras glissa par l'ouverture. — Page 109

Un de nos filets avait rapporté une sorte de raie très-aplatie qui, la queue coupée, eût formé un disque parfait et qui pesait une vingtaine de kilogrammes. Elle était blanche en-dessous, rougeâtre en-dessus, avec de grandes taches rondes d'un bleu foncé et cerclées de noir, très-lisse de peau, et terminée par une nageoire bilobée. Etendue sur la plate-forme, elle se débattait, essayait de se retourner par des mouvements convulsifs, et faisant tant d'efforts qu'un dernier soubresaut allait la précipiter à la mer. Mais Conseil, qui tenait à son poisson, se précipita sur lui, et, avant que je ne pusse l'en empêcher, il le saisit à deux mains.

Aussitôt, le voilà renversé, les jambes en l'air, paralysé d'une moitié du corps, et criant :

— Ah ! mon maître, mon maître ! Venez à moi !

C'était la première fois que le pauvre garçon ne me parlait pas " à la troisième personne ".

Le Canadien et moi, nous l'avions relevé, nous le frictionnions à bras raccourcis, et quand il reprit ses sens, cet éternel classificateur murmura d'une voix entrecoupée :

— Classe des cartilagineux, ordre des chondroptérygiens, à branchies fixes, sous-ordre des sélaciens, famille des raies, genre des torpilles !

— Oui, mon ami répondis-je, c'est une torpille qui t'a mis dans ce déplorable état,

— Ah ! monsieur peut m'en croire, riposta Conseil, mais je me vengerai de cet animal.

— Et comment ?

— En le mangeant.

Ce qu'il fit le soir même, mais par pure représaille, car franchement, c'était coriace.

L'infortuné Conseil s'était attaqué à une torpille de la plus dangereuse espèce, la cumana. Ce bizarre animal, dans un milieu conducteur tel que l'eau, foudroie les poissons à plusieurs mètres de

(1) Voir sous le titre : *Utopies d'hier, vérités aujourd'hui*, la confirmation de la plupart des prévisions du savant vulgarisateur, justifiées actuellement par des faits venant donner raison à ce qui, à l'époque où virent le jour, les romans de Jules Verne, n'était considéré que comme d'amusantes utopies.

distance, tant est grande la puissance de son organe électrique dont les deux surfaces principales ne mesure pas moins de vingt-sept pieds carrés.

Le lendemain, 12 avril, pendant la journée, le *Nautilus* s'approcha de la côte hollandaise, vers l'embouchure du Maroni. Là vivaient en famille plusieurs groupes de lamantins. C'étaient des manates qui, comme le dugong et le stellère, appartiennent à l'ordre des syrénien. Ces beaux animaux, paisibles et inoffensifs, longs de six à sept mètres, devaient peser au moins quatre mille kilogrammes. J'appris à Ned Land et à Conseil que la prévoquante nature avait assigné à ces mammifères un rôle important. Ce sont eux, en effet, qui, comme les phoques, doivent paître les prairies sous-marines et détruire ainsi les agglomération d'herbes qui obstruent l'embouchure des fleuves tropicaux.

« Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétations vénéneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides ! »

Et s'il faut en croire Toussenel, ce fléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques. Alors, emcombrées de poulpes, de méduses, de calmars, elles deviendront de vastes foyers d'infection, puisque leurs flots ne posséderont plus « ces vastes estomacs, que Dieu avait chargés d'écumer la surface des mers. »

Cependant, sans dédaigner ces théories, l'équipage du *Nautilus* s'empara d'une demi-douzaine de manates. Il s'agissait, en effet, d'approvisionner les cambuses d'une chair excellente, supérieure à celle du bœuf et du veau. Cette chasse ne fut pas intéressante. Les manates se laissaient frapper sans se défendre. Plusieurs milliers de kilos de viandes, destinée à être séchées, furent emmagasinés à bord.

Ce jour-là, une pêche, singulièrement pratiquée, vint encore accroître les réserves du *Nautilus*, tant ces mers se montraient giboyeuses. Le chalut avait rapporté dans ces mailles un certain nombre de poissons dont la tête se terminait par une plaque ovale à rebords charnus. C'étaient des échénéides, de la troisième famille des malacoptérygiens subbrachiens. Leur disque aplati se compose de lames cartilagineuses transversales mobiles, entre lesquelles l'animal peut opérer le vide, ce qui lui permet d'adhérer aux objets à la façon d'une ventouse.

Le remora, que j'avais observé dans la Méditerranée, appartient à cette espèce. Mais celui dont il s'agit ici, c'était l'échéneide ostéochère, particulier à cette mer. Nos marins, à mesure qu'ils les prenaient, les déposaient dans des baillies pleines d'eau.

La pêche terminée, le *Nautilus* se rapprocha de la côte. En cet endroit, un certain nombre de tortues marines, dormaient à la surface des flots. Il eût été difficile de s'emparer de ces précieux reptiles, car le moindre bruit les éveille, et leur solide carapace est à l'épreuve du harpon. Mais l'échéneide devait opérer cette capture avec une sûreté et une précision extraordinaire. Cet animal, en effet, est un hameçon vivant, qui ferait le bonheur et la fortune du naïf pêcheur à la ligne.

Les hommes du *Nautilus* attachèrent à la queue de ces poissons un anneau assez large pour ne pas gêner leurs mouvements, et à cet anneau, une longue corde amarrée à bord par l'autre bout.

Les échénéides, jetés à la mer, commencèrent aussitôt leur rôle et allèrent se fixer au plastron des tortues. Leur ténacité était telle qu'ils se fussent déchirés plutôt que de lâcher prise. On les halait à bord, et avec eux les tortues auxquelles ils adhéraient.

On prit ainsi plusieurs cacouannes, larges d'un mètre, qui pesaient deux cents kilos. Leur carapace, couverte de plaques cornées grandes, minces, transparentes, brunes, avec mouchetures blanches et jaunes,

les rendaient très-précieuses. En outre, elles étaient excellentes au point de vue comestible, ainsi que les tortues franches qui sont d'un goût exquis.

Cette pêche termina notre séjour dans les parages de l'Amazone, et, la nuit venue, le *Nautilus* regagna la haute mer.

CHAPITRE XVIII

LES POULPES

Pendant quelques jours, le *Nautilus* s'écarta constamment de la côte américaine. Il ne voulait pas, évidemment, fréquenter les flots du golfe du Mexique ou de la mer des Antilles. Cependant, l'eau n'eût pas manqué sous sa quille, puisque la profondeur moyenne de ces mers est de dix-huit cents mètres ; mais, probablement ces parages, semés d'îles et sillonnés de steamers, ne convenaient pas au capitaine Nemo.

Le 16 avril, nous eûmes connaissance de la Martinique et de la Guadeloupe, à une distance de trente milles environ. J'aperçus un instant leurs pitons élevés.

Le Canadien, qui comptait mettre ses projets à exécution dans le golfe, soit en gagnant une terre, soit en accostant un des nombreux bateaux qui font le cabotage d'une île à l'autre, fut très-décontenancé. La fuite eût été très-praticable si Ned Land fût parvenu à s'emparer du canot à l'insu du capitaine. Mais en pleine Océan, il ne fallait plus y songer.

Le Canadien, Conseil et moi, nous eûmes une assez longue conversation à ce sujet. Depuis six mois nous étions prisonniers à bord du *Nautilus*. Nous avions fait dix-sept mille lieues, et, comme le disait Ned Land, il n'y avait pas de raison pour que cela finit. Il me fit donc une proposition à laquelle je ne m'attendais pas. Ce fut de poser catégoriquement cette question au capitaine Nemo. Le capitaine comptait-il nous garder indéfiniment à son bord ?

Une semblable démarche me répugnait. Suivant moi, elle ne pouvait aboutir. Il ne fallait rien espérer du commandant du *Nautilus*, mais tout de nous seuls. D'ailleurs, depuis quelque temps, cet homme devenait plus sombre, plus retiré, moins sociable. Il paraissait m'éviter. Je ne le rencontrais qu'à de rares intervalles. Autrefois, il se plaisait à m'expliquer les merveilles sous-marines ; maintenant il m'abandonnait à mes études et ne venait plus au salon.

Quel changement s'était opéré en lui ? Pour quelle cause ? Je n'avais rien à me reprocher. Peut-être notre présence à bord lui pesait-elle ? Cependant, je ne devais pas espérer qu'il fût homme à nous rendre la liberté.

Je priai donc Ned de me laisser réfléchir avant d'agir. Si cette démarche n'obtenait aucun résultat, elle pouvait raviver ses soupçons, rendre notre situation pénible et nuire aux projets du Canadien. J'ajouterai que je ne pouvais en aucune façon arguer de notre santé. Si l'on excepte la rude épreuve de la banquise du pôle sud, nous ne nous étions jamais mieux portés, ni Ned, ni Conseil, ni moi. Cette nourriture saine, cette atmosphère salubre, cette régularité d'existence, cette uniformité de température, ne donnaient pas prise aux maladies, et pour un homme auquel les souvenirs de la terre ne laissaient aucun regret, pour un capitaine Nemo, qui est chez lui, qui va où il veut, qui par des voies, mystérieuses pour les autres, non pour lui-même, marche à son but, je comprenais une telle existence. Mais nous, nous n'avions pas rompu avec l'humanité. Pour mon compte, je ne voulais pas ensevelir avec moi mes études si curieuses et si nouvelles. J'avais maintenant le droit d'écrire le vrai livre de la mer, et ce livre, je voulais que, plus tôt que plus tard, il pût voir le jour.

Là encore, dans ces eaux des Antilles, à dix mètres au-dessous de la surface des flots, par les panneaux ouverts, que de produits intéressants j'eus à signaler sur mes notes quotidiennes ! C'étaient, entre autres zoophytes, des galères connues sous le nom de physalies-pélagiques, sortes de grosses vessies oblongues, à reflets nacrés, tendant leur membrane au vent et laissant flotter leurs tentacules bleus comme des fils de soie, charmantes méduses à l'œil, véritables orties au toucher qui distillent un liquide corrosif. C'étaient, parmi les articulés, des annélides longs d'un mètre et demi, armés d'une trombe rose et pourvus de dix-sept cents organes locomoteurs, qui serpentaient sous les eaux et jetaient en passant toutes les lueurs du spectre solaire. C'étaient, dans l'embranchement des poissons, des raies-molubars, énormes cartilagineux longs de dix pieds et pesant six cents livres, la nageoire pectorale triangulaire, le milieu du dos un peu bombé, les yeux fixés aux extrémités de la face antérieure de la tête, et qui, flottant comme une épave de navire, s'appliquaient parfois comme un opaque volet sur notre vitre. C'étaient des balistes-américaines, pour lesquels la nature n'a broyé que du blanc et du noir, des gobies-plumiers, allongés et charnus, aux nageoires jaunes, à la mâchoire proéminente, des scombres de seize décimètres, à dents courtes et aiguës, couverts de petites écailles, appartenant à l'espèce des albigores. Puis, par nuées, apparaissaient des surmulets, corsetés de raies d'or de la tête à la queue, agitant leurs resplendissantes nageoires ; véritables chefs-d'œuvre de bijouterie consacrés autrefois à Diane, particulièrement recherchés des riches Romains, et dont le proverbe disait : " Ne les mange pas qui les prend ! " Enfin, des pomacanthés dorés, ornés de bandelettes émeraude, habillés de velours et de soie, passaient devant nos yeux comme des seigneurs de Véronèse ; des spares-éperonnés se dérobaient sous leur rapide nageoire thoracique ; des clupanodons de quinze pouces s'enveloppaient de leurs lueurs phosphorescentes ; des muges battaient la mer de leur grosse queue charnue ; des corégonés rouges semblaient faucher les flots avec leur pectorale tranchante, et des sélènes argentées, dignes de leur nom, se levaient sur l'horizon des eaux comme autant de lunes aux reflets blanchâtres.

Que d'autres échantillons merveilleux et nouveaux j'eusse encore observés, si le *Nautilus* ne se fût peu à peu abaissé vers les couches profondes ! Ses plans inclinés l'entraînaient jusqu'à des fonds de deux mille et trois mille cinq cents mètres. Alors la vie animale n'était plus représentée que par des encrines, des étoiles de mer, de charmantes pentaerines tête de méduse, dont la tige droite supportait un petit calice, des troques, des quenottes sanglantes et des fissurelles, mollusques littoraux de grande espèce.

Le 20 avril, nous étions remontés à une hauteur moyenne de quinze cents mètres. La terre la plus rapprochée était alors cet archipel des îles Lucayes, disséminées comme un tas de pavés à la surface des eaux. Là s'élevaient de hautes falaises sous-marines, murailles droites faites de blocs frustes disposés par larges assises, entre lesquels se creusaient des trous noirs que nos rayons électriques n'éclairaient pas jusqu'au fond.

Ces roches étaient tapissées de grandes herbes, de laminaires géants, de fucus gigantesques, un véritable espalier d'hydrophytes digne d'un monde de Titans.

De ces plantes colossales dont nous parlions, Conseil, Ned et moi, nous fûmes naturellement amenés à citer les animaux gigantesques de la mer. Les unes sont évidemment destinées à la nourriture des autres. Cependant, par les vitres du *Nautilus* presque immobile, je n'apercevais encore sur ces longs filaments que les principaux articulés de la division des brachioures, des lambres à longues pattes, des crabes violacés, des clios particuliers aux mers des Antilles.

Il était environ onze heures, quand Ned Land attira mon attention sur un formidable fourmillement qui se produisait à travers les grandes algues.

" Eh bien, dis-je, ce sont-là de véritables cavernes à poulpes, et je ne serais pas étonné d'y voir quelques-uns de ces monstres.

—Quoi ! fit Conseil, des calmars, de simples calmars, de la classe des céphalopodes ?

—Non, dis-je, des poulpes de grande dimension. Mais l'ami Land s'est trompé, sans doute, car je n'aperçois rien.

—Je le regrette, répliqua Conseil. Je voudrais contempler face à face l'un de ces poulpes dont j'ai tant entendu parler et qui peuvent entraîner des navires dans le fond des abîmes. Ces bêtes-là, ça se nomme des krak...

—Craque suffit, répondit ironiquement le Canadien.

—Krakens, riposta Conseil, achevant son mot sans se soucier de la plaisanterie de son compagnon.

—Jamais on ne me fera croire, dit Ned Land, que de tels animaux existent.

—Pourquoi pas ? répondit Conseil. Nous avons bien cru au narwal de monsieur.

—Nous avons eu tort, Conseil.

—Sans doute ! mais d'autres y croient sans doute encore.

—C'est probable, Conseil, mais pour mon compte, je suis bien décidé à n'admettre à l'existence de ces monstres que lorsque je les aurai disséqués de ma propre main.

—Ainsi, me demanda Conseil, monsieur ne croit pas aux poulpes gigantesques ?

—Eh ! qui diable y a jamais cru ? s'écria le Canadien.

—Beaucoup de gens, ami Ned.

—Pas des pêcheurs. Des savants, peut-être.

—Pardon, Ned. Des pêcheurs et des savants !

—Mais moi qui vous parle, dit Conseil, de l'air le plus sérieux du monde, je me rappelle parfaitement avoir vu une grande embarcation entraînée sous les flots par les bras d'un céphalopode.

—Vous avez vu cela ? demanda le Canadien.

—Oui, Ned.

—De vos propres yeux ?

—De mes propres yeux.

—Où, s'il vous plaît ?

—Dans le port ? dit Ned Land ironiquement.

—Non, dans une église, répondit Conseil.

—Dans une église ! s'écria le Canadien.

—Oui, ami Ned. C'était un tableau qui représentait le poulpe en question.

—Bon ! fit Ned Land éclatant de rire. Monsieur Conseil qui me fait poser !

—Au fait, il a raison, dis-je. J'ai entendu parler de ce tableau, mais le sujet qu'il représente est tiré d'une légende, et vous savez ce qu'il faut penser des légendes en matière d'histoire naturelle ! D'ailleurs, quand il s'agit de monstres, l'imagination ne demande qu'à s'égarer. Non-seulement on a prétendu que ces poulpes pouvaient entraîner des navires, mais un certain Oloüs Magnus parle d'un céphalopode, long d'un mille, qui ressemblait plutôt à une île qu'à un animal. On raconte aussi que l'évêque de Nidros dressa un jour un autel sur un rocher immense. Sa messe finie, le rocher se mit en marche et retourna à la mer. Le rocher était un poulpe.

—Et c'est tout ? demanda le Canadien.

—Non répondis-je. Un autre évêque, Pontoppidan de Berghem, parle également d'un poulpe sur lequel pouvait manœuvrer un régiment de cavalerie !

—Ils allaient bien, les évêques d'autrefois ! dit Ned Land.

—Enfin, les naturalistes de l'antiquité citent des monstres dont la gueule ressemblait à un golfe, et qui étaient trop gros pour passer par le détroit de Gibraltar.

—A la bonne heure ! fit le Canadien.

—Mais dans tous ces récits, qu'y a-t-il de vrai ? demanda Conseil.

—Rien, mes amis, rien du moins de ce qui passe la limite de la vraisemblance pour monter jusqu'à la fable ou à la légende. Toutefois, à l'imagination des conteurs, il faut, sinon une cause, du moins un prétexte. On ne peut nier qu'il existe des poulpes et des calmars de très-grande espèce, mais inférieurs cependant aux cétaqués. Aristote a constaté les dimensions d'un calmar de cinq coudées, soit trois mètres dix. Nos pêcheurs en voient fréquemment dont la longueur dépasse un mètre quatre-vingts. Les musées de Trieste et de Montpellier conservent des squelettes de poulpes qui mesurent deux mètres. D'ailleurs, suivant le calcul des naturalistes, un de ces animaux, long de six pieds seulement, aurait des tentacules longs de vingt-sept. Ce qui suffit pour en faire un monstre formidable.

—En pêche-t-on de nos jours ? demanda le Canadien.

—S'ils n'en pêchent pas, les marins en voient du moins. Un de mes amis, le capitaine Paul Bos, du Havre, m'a souvent affirmé qu'il avait rencontré un de ces monstres de taille colossale dans les mers de l'Inde. Mais le fait le plus étonnant et qui ne permet plus de nier l'existence de ces animaux gigantesques, s'est passé il y a quelques années, en 1861.

—Quel est ce fait ? demanda Ned Land.

—Le voici. En 1861, dans le nord-est de Ténériffe, à peu près par la latitude où nous sommes en ce moment, l'équipage de l'avisio l'*Alecton* aperçut un monstrueux calmar qui nageait dans ses eaux. Le commandant Bouguer s'approcha de l'animal, et il l'attaqua à coups de harpons et à coups de fusil, sans grand succès, car balles et harpons traversaient ces chairs molles comme une gelée sans consistance. Après plusieurs tentatives infructueuses, l'équipage parvint à passer un nœud coulant autour du corps du mollusque. Ce nœud glissa jusqu'aux nageoires caudales et s'y arrêta. On essaya alors de haler le monstre à bord, mais son poids était si considérable qu'il se sépara de sa queue sous la traction de la corde, et, privé de cet ornement, il disparut sous les eaux.

—Enfin, voilà un fait, dit Ned Land.

—Un fait indiscutable, mon brave Ned. Aussi a-t-on proposé de nommer ce poulpe "calmar de Bouguer."

—Et quelle était sa longueur ? demanda le Canadien.

—Ne mesurait-il pas six mètres environ ? dit Conseil, qui posté à la vitre, examinait de nouveau les anfractuosités de la falaise.

—Précisément, répondis-je.

—Sa tête, reprit Conseil, n'était-elle pas couronnée de huit tentacules, qui s'agitaient sur l'eau comme une nichée de serpents ?

—Précisément.

—Ses yeux, placés à fleur de tête, n'avaient-ils pas un développement considérable ?

—Oui, Conseil.

—Et sa bouche, n'était-ce pas un véritable bec de perroquet, mais un bec formidable ?

—En effet, Conseil.

—Eh bien ! n'en déplaie à monsieur, répondit tranquillement Conseil, si ce n'est pas le calmar de Bouguer, voici, du moins, un de ses frères."

Je regardai Conseil. Ned Land se précipita vers la vitre :

"L'épouvantable bête !" s'écria-t-il.

Je regardai à mon tour, et je ne pus réprimer un mouvement de répulsion. Devant mes yeux s'agitait un monstre horrible, digne de figurer dans les légendes tératologiques.

C'était un calmar de dimensions colossales, ayant huit mètres de longueur. Il marchait à reculons avec une extrême vitesse dans la direction du *Nautilus*. Il regardait de ses énormes yeux fixes à teintes glauques. Ses huit bras, ou plutôt ses huit pieds, implantés sur sa tête, qui ont valu à ces animaux le nom de céphalopodes,

avaient un développement double de son corps et se tordaient comme la chevelure des furies. On voyait distinctement les deux cent cinquante ventouses disposées sur la face interne des tentacules sous forme de capsules semi-sphériques. Parfois ces ventouses s'appliquaient sur la vitre du salon en y faisant le vide. La bouche de ce monstre, — un bec de corne fait comme le bec d'un perroquet, — s'ouvrait et se refermait verticalement. Sa langue, substance cornée, armée elle-même de plusieurs rangées de dents aiguës, sortait en frémissant de cette véritable ciseaux. Quelle fantaisie de la nature ! Un bec d'oiseau à un mollusque ! Son corps, fusiforme et renflé dans sa partie moyenne, formait une masse charnue qui devait peser vingt à vingt-cinq mille kilogrammes. Sa couleur inconstante, changeant avec une extrême rapidité suivant l'irritation de l'animal, passait successivement du gris livide au brun rougeâtre.

De quoi s'irritait ce mollusque ? Sans doute de la présence de ce *Nautilus*, plus formidable que lui, et sur lequel ses bras suceurs ou ses mandibules n'avaient aucune prise. Et cependant, quels monstres que ces poulpes, quelle vitalité le créateur leur a départie, quelle vigueur dans leurs mouvements, puisqu'ils possèdent trois cœurs !

Le hasard nous avait mis en présence de ce calmar, et je ne voulus pas perdre l'occasion d'étudier soigneusement cet échantillon des céphalopodes. Je surmontai l'horreur que m'inspirait son aspect, et, prenant un crayon, je commençai à le dessiner.

"C'est peut-être le même que celui de l'*Alecton*, dit Conseil.

Non, répondit le Canadien, puisque celui-ci est entier et que l'autre a perdu sa queue !

—Ce ne serait pas une raison, répondis-je. Les bras et la queue de ces animaux se reforment par réingestion, et depuis sept ans, la queue du calmar de Bouguer a sans doute eu le temps de repousser.

—D'ailleurs, riposta Ned, si ce n'est pas celui-ci, c'est peut-être un de ceux-là !"

En effet, d'autres poulpes apparaissaient à la vitre de tribord. J'en comptai sept. Ils faisaient cortège au *Nautilus*, et j'entendis les grincements de leur bec sur la coque de tôle. Nous étions servis à souhait.

Je continuai mon travail. Ces monstres se maintenaient dans nos eaux avec une telle précision qu'ils semblaient immobiles et j'aurais pu les décalquer en raccourci sur la vitre. D'ailleurs, nous marchions sous une allure modérée.

Tout à coup, le *Nautilus* s'arrêta. Un choc le fit tressaillir dans toute sa membrure.

"Est-ce que nous avons touché ? demandai-je.

—En tout cas, répondit le Canadien, nous serions déjà dégagés, car nous flottons."

Le *Nautilus* flottait sans doute, mais il ne marchait plus. Les branches de son hélice ne battaient pas les flots. Une minute se passa. Le capitaine Nemo, suivi de son second, entra dans le salon.

Je ne l'avais pas vu depuis quelque temps. Il me parut encore. Sans nous parler sans nous voir peut-être, il alla au panneau, regarda les poulpes et dit quelques mots à son second.

Celui-ci sortit. Bientôt les panneaux se refermèrent. Le plafond s'illumina.

J'allai vers le capitaine.

"Une curieuse collection de poulpes, lui dis-je, du ton dégagé que prendrait un amateur devant le cristal d'un aquarium.

—En effet, monsieur le naturaliste, me répondit-il, et nous allons les combattre corps à corps."

Je regardai le capitaine. Je croyais n'avoir pas bien entendu.

"Corps à corps ? répétai-je.

—Oui, monsieur. L'hélice est arrêtée. Je pense que les mandibules cornées de l'un de ces calmars se sont engagées dans ses branches. Ce qui nous empêche de marcher.

—Et qu'allez-vous faire ?
 —Remonter à la surface et massacrer toute cette vermine.
 —Entreprise difficile.
 —En effet. Les baïes électriques sont impuissantes contre ces chairs molles où elles ne trouvent pas assez de résistance pour éclater. Mais nous les attaquerons à la hache.

—Et au harpon, monsieur, dit le Canadien, si vous ne refusez pas mon aide.

—Je l'accepte, maître Land.

—Nous vous accompagnerons, dis-je," et, suivant le capitaine Nemo, nous nous dirigeâmes vers l'escalier central.

Là, une dizaine d'hommes, armés de haches d'abordage, se tenaient prêts à l'attaque. Conseil et moi, nous primes deux haches. Ned Land saisit un harpon.

Le *Nautilus* était alors revenu à la surface des flots. Un des marins, placé sur les derniers échelons, dévissait les boulons du pan-



Le poulpe brandissait la victime comme une plume.—Page 109

neau. Mais les écrous étaient à peine dégagés, que le panneau se releva avec une violence extrême, évidemment tiré par la ventouse d'un bras de poulpe.

Aussitôt un de ces longs bras se glissa comme un serpent par l'ouverture, et vingt autres s'agitèrent au-dessus. D'un coup de hache, le capitaine Nemo coupa ce formidable tentacule, qui glissa sur les échelons en se tordant.

Au moment où nous nous pressions les uns sur les autres pour atteindre la plate-forme, deux autres bras, cinglant l'air, s'abattirent sur le marin placé devant le capitaine Nemo et l'enlevèrent avec une violence irrésistible.

Le capitaine Nemo poussa un cri et s'élança au dehors. Nous nous étions précipités à sa suite.

Quelle scène ! Le malheureux, saisi par le tentacule et collé à ses ventouses étouffait, il criait : " A moi ! à moi ! Ces mots, pro-

nonces en français, me causèrent une profonde émotion. Un compatriote à bord, plusieurs, peut-être ! Ça, ça, ça, j'en entendrais toute ma vie.

L'infortuné était perdu. Qui pouvait l'arracher de cette étreinte ? Cependant le capitaine Nemo s'était précipité et, d'un coup de hache, il lui avait encore abattu un bras. Il luttait avec rage contre d'autres monstres qui rampaient sur le *Nautilus*. L'équipage se battait à coups de hache. Le Conseil et moi, nous enfoncions nos armes dans ces masses et...

Une violente odeur de musc pénétrait l'atmosphère. C'était horrible.

Un instant, je crus que le malheureux, enlacé par le poulpe, serait arraché à sa puissante succion. Sept bras sur huit avaient été coupés. Un seul, brandissant la victime comme une plume, se tordait dans l'air. Mais au moment où le capitaine Nemo et son second se précipitaient sur lui, l'animal lança une colonne d'un liquide noirâtre, secrété par une bourse située dans son abdomen. Nous en fûmes aveuglés. Quand ce nuage se fut dissipé, le calmar avait disparu, et avec lui mon infortuné compatriote !

Quelle rage nous poussa alors contre ces monstres ! On ne se possédait plus. Dix ou douze poulpes avaient envahi la plate-forme et les flancs du *Nautilus*. Nous roulions pêle-mêle au milieu de ces tronçons de serpents qui tressautaient sur la plate-forme dans des flots de sang et d'encre noire. Il semblait que ces visqueux tentacules renaissent comme les têtes de l'hydre. Le harpon de Ned Land, à chaque coup, se plongeait dans les yeux glauques des calmars et les crevait. Mais mon audacieux compagnon fut soudain renversé par les tentacules d'un monstre qu'il n'avait pu éviter.

Ah ! comment mon cœur ne s'est-il pas brisé d'émotion et d'horreur ! Le formidable bec du calmar s'était ouvert sur Ned Land. Ce malheureux allait être coupé en deux. Je me précipitai à son secours. Mais le capitaine Nemo m'avait devancé. Sa hache disparut entre les dents énormes des mandibules, et miraculeusement sauvé, le Canadien, se relevant, plongea son harpon tout entier jusqu'au triple cœur du poulpe.

" Je me devais cette revanche ! " dit le capitaine Nemo au Canadien.

Ned s'inclina sans lui répondre.

Ce combat avait duré un quart d'heure. Les monstres vaincus, mutilés, frappés à mort, nous laissèrent enfin la place et disparurent sous les flots.

Le capitaine Nemo, rouge de sang, immobile près du canal, regardait la mer qui avait englouti l'un de ses compagnons, et de grosses larmes coulaient de ses yeux.

CHAPITRE XIX

LE GULF-STREAM

Cette terrible scène du 20 avril, aucun de nous ne pourra jamais l'oublier. Je l'ai écrite sous l'impression d'une émotion violente. Depuis, j'en ai revu le récit. Je l'ai lu à Conseil et au Canadien. Ils l'ont trouvé exact comme fait, mais insuffisant comme effet. Pour peindre de pareils tableaux, il faudrait la plume du plus illustre de nos poètes, l'auteur des *Travailleurs de la Mer*.

J'ai dit que le capitaine Nemo pleurait en regardant les flots. Sa douleur était immense. C'était le second compagnon qu'il perdait depuis notre arrivée à bord. Et quelle mort ! Cet ami, écrasé, étouffé, brisé par le formidable bras d'un poulpe, broyé sous ses mandibules de fer, ne devait pas reposer avec ses compagnons dans les paisibles eaux du cimetière de corail !

Pour moi, au milieu de cette lutte, c'était ce cri de désespoir poussé par l'infortuné qui m'avait déchiré le cœur. Ce pauvre

âge de convention, s'était repris à parler la
 s et de sa mère, pour jeter un suprême appel !
 du *Nautilus*, associé de corps et d'âme au capi-
 tant comme lui le contact des hommes, j'avais donc un
 tait-il seul à représenter la France dans cette mysté-
 tion, évidemment composée d'individus de nationalités
 C'était encore un de ces insondables problèmes qui se dres-
 sés devant mon esprit !

Le capitaine Nemo rentra dans sa chambre, et je ne le vis plus
 pendant quelque temps. Mais qu'il devait être triste, désespéré,
 irrésolu, si j'en jugeais par ce navire dont il était l'âme et qui rece-
 vait toutes ses impressions ! Le *Nautilus* ne gardait plus de direction
 déterminée. Il allait, venait, flottait comme un cadavre au gré des
 lames. Son hélice avait été dégagée, et cependant, il s'en servait à
 peine. Il naviguait au hasard. Il ne pouvait s'arracher du théâtre
 de sa dernière lutte, de cette mer qui avait dévoré l'un des siens !

Dix jours se passèrent ainsi. Ce fut le 1er mai seulement que
 le *Nautilus* reprit franchement sa route au nord, après avoir eu con-
 naissance des Lucayes à l'ouvert du canal de Bahama. Nous suivions
 alors le courant du plus grand fleuve de la mer, qui a ses rives, ses
 poissons et sa température propres. J'ai nommé le Gulf-Stream.

C'est un fleuve, en effet, qui coule librement au milieu de l'Atlan-
 tique, et dont les eaux ne se mélangent pas aux eaux océaniques.
 C'est un fleuve salé, plus salé que la mer ambiante. Sa profondeur
 moyenne est de trois mille pieds, sa largeur moyenne de soixante
 milles. En de certains endroits, son courant marche avec une vitesse
 de quatre kilomètres à l'heure. L'invariable volume de ses eaux est
 plus considérable que celui de tous les fleuves du globe.

La véritable source du Gulf-Stream, reconnue par le comman-
 dant Maury son point de départ, si l'on veut, est situé dans le golfe
 de Gascogne. Là, ses eaux, encore faibles de température et de cou-
 leur, commencent à se former. Il descend au sud, longe l'Afrique
 équatoriale, échauffe ses flots aux rayons de la zone torride, traverse
 l'Atlantique, atteint le cap San-Roque sur la côte Brésilienne, et se
 bifurque en deux branches dont l'une va se saturer encore des chaudes
 molécules de la mer des Antilles. Alors, le Gulf-Stream, chargé de
 rétablir l'équilibre entre les températures et de mêler les eaux des
 tropiques aux eaux boréales, commence son rôle de pondérateur.
 Chauffé à blanc dans le golfe du Mexique, il s'élève au nord sur les
 côtes américaines, s'avance jusqu'à Terre-Neuve, dévie sous la poussée
 du courant froid du détroit de Davis, reprend la route de l'Océan en
 suivant sur un des grands cercles du globe la ligne loxodromique, se
 divise en deux bras vers le quarante-troisième degré, dont l'un, aidé
 par l'alizé du nord-est, revient au golfe de Gascogne et aux Açores,
 et dont l'autre, après avoir attiédi les rivages de l'Irlande et de la
 Norvège, va jusqu'au-delà du Spitzberg, où sa température tombe à
 quatre degrés, former la mer libre du pôle.

C'est sur ce fleuve de l'Océan que le *Nautilus* naviguait alors.
 A sa sortie du canal de Bahama, sur quatorze lieues de large, et sur
 trois cent cinquante mètres de profondeur, le Gulf-Stream marche à
 raison de huit kilomètres à l'heure. Cette rapidité décroît réguliè-
 rement à mesure qu'il s'avance vers le nord, et il faut souhaiter que
 cette régularité persiste, car, si, comme on a cru le remarquer, sa
 vitesse et sa direction viennent à se modifier, les climats européens
 seront soumis à des perturbations dont on ne saurait calculer les
 conséquences.

Vers midi, j'étais sur la plate-forme avec Conseil. Je lui faisais
 connaître les particularités relatives au Gulf-Stream. Quand mon
 explication fut terminée, je l'invitai à plonger ses mains dans le
 courant.

Conseil obéit, et fut très étonné de n'éprouver aucune sensation
 de chaud ni de froid.

"Cela vient, lui dis-je, de ce que la température des eaux du
 Gulf-Stream, en sortant du golfe du Mexique, est peu différente de
 celle du sang. Ce Gulf-Stream est un vaste calorifère qui permet aux
 côtes d'Europe de se parer d'une éternelle verdure. Et, s'il faut en
 croire Maury, la chaleur de ce courant, totalement épuisée, fournirait
 assez de colorique pour tenir en fusion un fleuve de fer fondu aussi
 grand que l'Amazone ou le Missouri."

En ce moment, la vitesse du Gulf-Stream était de deux mètres
 vingt-cinq par seconde. Son courant est tellement distinct de la mer
 ambiante, que ses eaux comprimées font saillie sur l'Océan et qu'un
 dénivèlement s'opère entre elles et les eaux froides. Sombres d'ail-
 leurs et très-riches en matières salines, elles tranchent par leur pur
 indigo sur les flots verts qui les environnent. Telle est même la net-
 teté de leur ligne de démarcation, que le *Nautilus*, à la hauteur des
 Carolines, trancha de son éperon les flots du Gulf-Stream, tandis que
 son hélice battait encore ceux de l'Océan.

Ce courant entraînait avec lui tout un monde d'êtres vivants.
 Les argonautes, si communs dans la Méditerranée, y voyageaient par
 troupes nombreuses. Parmi les cartilagineux, les plus remarquables
 étaient des raies dont la queue, très-déliée, formait à peu près le
 tiers du corps, et qui figuraient de vastes losanges longs de vingt-cinq
 pieds ; puis, de petits squales d'un mètre, à tête grande, à museau
 court et arrondi, à dents pointues disposées sur plusieurs rangs, et
 dont le corps paraissait couvert d'écaillés.

Parmi les poissons osseux, je notai des labres-grisons particuliers
 à ces mers, des spares-synagres dont l'iris brillait comme un feu, des
 sciènes longues d'un mètre, à large gueule hérissée de petites dents,
 qui faisaient entendre un léger cri, des centronotes-nègres dont j'ai
 déjà parlé, des coriphènes bleus, relevés d'or et d'argent, des perro-
 quets, vrais arcs-en-ciel de l'Océan, qui peuvent rivaliser de couleur
 avec les plus beaux oiseaux des tropiques, des blémies-bosquiens à tête
 triangulaire, des rhombes bleuâtres dépourvus d'écaillés, des batra-
 choïdes recouverts d'une bande jaune et transversale qui figure un *t*
 grec, des fourmillements de petits gobies-bos pointillés de taches
 brunes, des diptérodons à tête argentée et à queue jaune, divers
 échantillons de salmons, de mugilomores, sveltes de taille, brillant
 d'un éclat doux, que Lacépède a consacrés à l'aimable compagne de sa
 vie, enfin un beau poisson, le chevalier américain, qui, décoré de tous
 les ordres et chamarré de tous les rubans, fréquente les rivages de
 cette grande nation où les rubans et les ordres sont si médiocrement
 estimés.

J'ajouterai que, pendant la nuit, les eaux phosphorescentes du
 Gulf-Stream rivalisaient avec l'éclat électrique de notre fanal, surtout
 par ces temps orageux qui nous menaçaient fréquemment.

Le 8 mai, nous étions encore en travers du cap Hatteras, à la
 hauteur de la Caroline du Nord. La largeur du Gulf-Stream est là
 de soixante-quinze milles, et sa profondeur de deux cent dix mètres.
 Le *Nautilus* continuait d'errer à l'aventure. Toute surveillance sem-
 blait bannie du bord. Je conviendrai que dans ces conditions, une
 évasion pouvait réussir. En effet, les rivages habités offraient par-
 tout de faciles refuges. La mer était incessamment sillonnée de nom-
 breux steamers qui font le service entre New-York ou Boston et le
 golfe du Mexique, et nuit et jour parcourue par ces petites goëlettes
 chargées du cabotage sur les divers points de la côte américaine. On
 pouvait espérer d'être recueilli. C'était donc une occasion favorable,
 malgré les trente milles qui séparaient le *Nautilus* des côtes de
 l'Union.

Mais une circonstance fâcheuse contrariait absolument les projets
 du Canadien. Le temps était fort mauvais. Nous approchions de
 ces parages où les tempêtes sont fréquentes, de cette patrie des
 trombes et des cyclones, précisément engendrés par le courant du
 Gulf-Stream. Affronter une mer souvent démontée sur un frêle canot,

c'était courir à une perte certaine. Ned Land en convenait lui-même. Aussi rongea-t-il son frein, pris d'une furieuse nostalgie que la fuite seule eût pu guérir.

— Monsieur, me dit-il ce jour-là, il faut que cela finisse. Je veux en avoir le cœur net. Votre Nemo s'écarte des terres et remonte vers le nord. Mais je vous le déclare, j'ai assez du pôle sud, et je ne le suivrai pas au pôle nord.

— Que faire, Ned, puisqu'une évasion est impraticable en ce moment ?

— J'en reviens à mon idée. Il faut parler au capitaine. Vous n'avez rien dit, quand nous étions dans les mers de votre pays. Je veux parler, maintenant que nous sommes dans les mers du mien. Quand je songe qu'avant quelques jours, le *Nautilus* va se trouver à la hauteur de la Nouvelle-Ecosse, et que là, vers Terre-Neuve, s'ouvre une large baie, que dans cette baie se jette le Saint-Laurent, et que le Saint-Laurent, c'est mon fleuve à moi, le fleuve de Québec, ma ville natale ; quand je songe à cela, la fureur me monte au visage, mes cheveux se hérissent. Tenez, monsieur, je me jetterai plutôt à la mer ! Je ne resterai pas ici ! J'y étouffe !

Le Canadien était évidemment à bout de patience. Sa vigoureuse nature ne pouvait s'accommoder de cet emprisonnement prolongé. Sa physionomie s'altérait de jour en jour. Son caractère devenait de plus en plus sombre. Je sentais ce qu'il devait souffrir, car moi aussi, la nostalgie me prenait. Près de sept mois s'étaient écoulés sans que nous eussions eu aucune nouvelle de la terre. De plus, l'isolement du capitaine Nemo, son humeur modifiée, surtout depuis le combat des poulpes, sa taciturnité, tout me faisait apparaître les choses sous un aspect différent. Je ne sentais plus l'enthousiasme des premiers jours. Il fallait être un Flamand comme Conseil pour accepter cette situation, dans ce milieu réservé aux cétacés et autres habitants de la mer. Véritablement, si ce brave garçon, au lieu de poumons avaient eu des branchies, je crois qu'il aurait fait un poisson distingué !

— Eh bien, monsieur ? reprit Ned Land, voyant que je ne répondais pas.

— Eh bien, Ned, vous voulez que je demande au capitaine Nemo quelles sont ses intentions à notre égard ?

— Oui, monsieur.

— Et cela, quoiqu'il les ait déjà fait connaître ?

— Oui. Je désire être fixé une dernière fois. Parlez pour moi seul, en mon seul nom, si vous voulez.

— Mais je le rencontre rarement. Il m'évite même.

— C'est une raison de plus pour l'aller voir.

— Je l'interrogerai, Ned.

— Quand ? demanda le Canadien en insistant.

— Quand je le rencontrerai.

— M. Aronnax, voulez-vous que j'aille le trouver, moi ?

— Non, laissez-moi faire. Demain...

— Aujourd'hui, dit Ned Land.

— Soit. Aujourd'hui, je le verrai," répondis-je au Canadien qui, en agissant lui-même, eût certainement tout compromis.

Je restai seul. La demande décidée, je résolus d'en finir immédiatement. J'aime mieux chose faite que chose à faire.

Je rentrais dans ma chambre. De là, j'entendis marcher dans celle du capitaine Nemo. Il ne fallait pas laisser échapper cette occasion de le rencontrer. Je frappai à sa porte. Je n'obtins pas de réponse. Je frappai de nouveau, puis je tournai le bouton. La porte s'ouvrit.

J'entrai. Le capitaine était là. Courbé sur sa table de travail, il ne m'avait pas entendu. Résolu à ne pas sortir sans l'avoir interrogé, je m'approchai de lui. Il releva la tête brusquement, fronça les sourcils, et me dit d'un ton assez rude :

— Vous ici ! Que me voulez-vous ?

— Vous parler, capitaine.

— Mais je suis occupé, monsieur, je travaille. Cette liberté que je vous laisse de vous isoler, ne puis-je l'avoir pour moi ?

La réception était peu encourageante. Mais j'étais décidé à tout entendre pour tout répondre.

— Monsieur, dis-je froidement, j'ai à vous parler d'une affaire qu'il ne m'est pas permis de retarder.

— Laquelle, monsieur ? répondit-il ironiquement. Avez-vous fait quelque découverte qui m'ait échappé ? La mer vous a-t-elle livré de nouveaux secrets ?

Nous étions loin de compte. Mais avant que j'eusse répondu, me montrant un manuscrit ouvert sur sa table, il me dit d'un ton plus grave :

— Voici, M. Aronnax, un manuscrit écrit en plusieurs langues. Il contient le résumé de mes études sur la mer, et, s'il plaît à Dieu, il ne périra pas avec moi. Ce manuscrit, signé de mon nom, complété par l'histoire de ma vie, sera renfermé dans un petit appareil insubmersible. Le dernier survivant de nous tous à bord du *Nautilus* jettera cet appareil à la mer, et il ira où les flots le porteront."

Le nom de cet homme ! Son histoire écrite par lui-même ! Son mystère serait donc un jour dévoilé ? Mais, en ce moment, je ne vis dans cette communication qu'une entrée en matière.

— Capitaine, répondis-je, je ne puis qu'approuver la pensée que vous fait agir. Il ne faut pas que le fruit de vos études soit perdu. Mais le moyen que vous employez me paraît primitif. Qui sait où les vents pousseront cet appareil, en quelles mains il tombera ? Ne sauriez-vous trouver mieux ? Vous, ou l'un des vôtres ne peut-il ?...

— Jamais, monsieur, dit vivement le capitaine en m'interrompant.

— Mais moi, mes compagnons, nous sommes prêts à garder ce manuscrit en réserve, et si vous nous rendez la liberté...

— La liberté ! fit le capitaine Nemo se levant.

— Oui, monsieur, et c'est à ce sujet que je voulais vous interroger. Depuis sept mois nous sommes à votre bord, et je vous demande aujourd'hui, au nom de mes compagnons comme au mien, si votre intention est de nous y garder toujours.

— M. Aronnax, dit le capitaine Nemo, je vous répondrai aujourd'hui ce que je vous ai répondu il y a sept mois : Qui entre dans le *Nautilus* ne doit plus le quitter.

— C'est l'esclavage même que vous nous imposez !

— Donnez-lui le nom qu'il vous plaira.

— Mais partout l'esclave garde le droit de recouvrer sa liberté ! Quels que soient les moyens qui s'offrent à lui, il peut les croire bons !

— Ce droit, répondit le capitaine Nemo, qui vous le dénie ? Ai-je jamais pensé à vous enchaîner par un serment ?

Le capitaine me regardait en se croisant les bras.

— Monsieur, lui dis-je, revenir une seconde fois sur ce sujet ne serait ni de votre goût ni du mien. Mais puisque nous l'avons entamé, épuyons-le. Je vous le répète, ce n'est pas seulement de ma personne qu'il s'agit. Pour moi l'étude est un secours, une diversion puissante, un entraînement, une passion qui peut me faire tout oublier. Comme vous, je suis homme à vivre ignoré, obscur, dans le fragile espoir de léguer un jour à l'avenir le résultat de mes travaux, au moyen d'un appareil hypothétique confié au hasard des flots et des vents.

En un mot, je puis vous admirer, vous suivre sans déplaisir dans un rôle que je comprends sur certains points ; mais il est encore d'autres aspects de votre vie qui me la font entrevoir entourée de complications et de mystères, auxquels seuls ici, mes compagnons et moi, nous n'avons aucune part. Et même, quand notre cœur a pu battre pour vous, ému par quelques-unes de vos douleurs ou remué par vos actes de génie ou de courage, nous avons dû refouler en nous jusqu'au plus petit témoignage de cette sympathie qui fait naître la vue de ce qui est beau et bon, que cela vienne de l'ami ou de l'en-

nemi. Eh bien, c'est ce sentiment, que nous sommes étrangers à tout ce qui vous touche, qui fait de notre position quelque chose d'inacceptable, d'impossible, non pour moi, mais d'impossible pour Ned Land surtout. Tout homme, par cela seul qu'il est homme, vaut qu'on songe à lui. Vous êtes-vous demandé ce que l'amour de la liberté, la haine de l'esclavage, pouvaient faire naître de projets de vengeance dans une nature comme celle du Canadien, ce qu'il pouvait penser, tenter, essayer ?..."

Je m'étais tu. Le capitaine Nemo se leva.

"Que Ned Land pense, tente, essaye tout ce qu'il voudra, que m'importe ? Ce n'est pas moi qui l'ai été chercher ! Ce n'est pas pour mon plaisir que je le garde à mon bord ! Quant à vous, monsieur Aronax, vous êtes de ceux qui peuvent tout comprendre, même le silence. Je n'ai rien de plus à vous répondre. Que cette première fois où vous venez de traiter ce sujet soit aussi la dernière, car une seconde fois, je ne pourrais même pas vous écouter."

Je me retirai. A compter de ce jour, notre situation fut très-tendue. Je rapportai ma conversation à mes deux compagnons.

"Nous savons maintenant, dit Ned, qu'il n'y a rien à attendre de cet homme. Le *Nautilus* se rapproche de Long-Island. Nous fuirons, quel que soit le temps."

Mais le ciel devenait de plus en plus menaçant. Des symptômes d'ouragan se manifestaient. L'atmosphère se faisait blanchâtre et laiteuse. Aux cyrrhus à gerbes déliées succédaient à l'horizon des couches de nimbo cumulus. D'autres nuages bas fuyaient rapidement. La mer grossissait et se gonflait en longues houles. Les oiseaux disparaissaient, à l'exception des sataniques, amis des tempêtes. Le baromètre baissait notablement et indiquait dans l'air une extrême tension des vapeurs. Le mélange du storm-glass se décomposait sous l'influence de l'électricité qui saturait l'atmosphère. La lutte des éléments était prochaine.

La tempête éclata dans la journée du 18 mai, précisément lorsque le *Nautilus* flottait à la hauteur de Long-Island, à quelques milles des passes de New-York. Je puis décrire cette lutte des éléments, car au lieu de la fuir dans les profondeurs de la mer, le capitaine Nemo, par un inexplicable caprice, voulut la braver à sa surface.

Le vent soufflait du sud-ouest, d'abord en grand frais, c'est-à-dire avec une vitesse de quinze mètres à la seconde, qui fut portée à vingt-cinq mètres vers trois heures du soir. C'est le chiffre des tempêtes.

Le capitaine Nemo, inébranlable sous les raffales, avait pris place sur la plate-forme. Il s'était amarré à mi-corps pour résister aux vagues monstrueuses qui déferlaient. Je m'y étais hissé et attaché aussi, partageant mon admiration entre cette tempête et cet homme incomparable qui lui tenait tête.

La mer démontée était balayée par de grandes loques de nuages qui trempaient dans ses flots. Je ne voyais plus aucune de ces petites lames intermédiaires qui se forment au fond des grands creux. Rien que de longues ondulations fuligineuses, dont la crête ne déferle pas, tant elles sont compactes. Leur hauteur s'accroissait. Elles s'exaltaient entre elles. Le *Nautilus*, tantôt couché sur le côté, tantôt dressé comme un mât, roulait et tanguait épouvantablement.

Vers cinq heures, une pluie torrentielle tomba, qui n'abattit ni le vent ni la mer. L'ouragan se déchaina avec une vitesse de quarante-cinq mètres à la seconde, soit près de quarante lieues à l'heure. C'est dans ces conditions qu'il renverse des maisons, qu'il enfonce des tuiles de toits dans des portes, qu'il rompt des grilles de fer, qu'il déplace des canons de vingt-quatre. Et pourtant le *Nautilus*, au milieu de la tourmente, justifiait cette parole d'un savant ingénieur : "Il n'y a pas de coque bien construite qui ne puisse défier à la mer !" Ce n'était pas un roc résistant, que ces lames eussent démolies, c'était un fuseau d'acier, obéissant et mobile, sans grément, sans mâture, qui bravait impunément leur fureur.

Cependant j'examinais attentivement ces vagues déchainées. Elles mesuraient jusqu'à quinze mètres de hauteur sur une longueur de cent cinquante à cent soixante-quinze mètres, et leur vitesse de propagation, moitié de celle du vent, était de quinze mètres à la seconde. Leur volume et leur puissance s'accroissaient avec la profondeur des eaux. Je compris alors le rôle de ces lames qui emprisonnent l'air dans leurs flancs et le refoulent au fond des mers où elles portent la vie avec l'oxigène. Leur extrême force de pression,—on l'a calculée,—peut s'élever jusqu'à trois mille kilogrammes par pied carré de la surface qu'elles contrebattent. Ce sont de telles lames qui, aux Hébrides, ont déplacé un bloc pesant quatre-vingt-quatre mille livres. Ce sont elles qui, dans la tempête du 23 décembre 1714, après avoir renversé une partie de la ville de Yeddo, au Japon, faisant sept cents kilomètres à l'heure, allèrent se briser le même jour—sur les rivages de l'Amérique.

L'intensité de la tempête s'accrut avec la nuit. Le baromètre, comme en 1860, à la Réunion, pendant un cyclone, tomba à 710 millimètres. A la chute du jour, je vis passer à l'horizon un grand navire qui luttait péniblement. Il capéait sous petite vapeur pour se maintenir debout à la lame. Ce devait être un des steamers des lignes de New-York à Liverpool ou au Havre. Il disparut bientôt dans l'ombre.

A dix heures du soir, le ciel était en feu. L'atmosphère fut zébrée d'éclairs violents. Je ne pouvais en supporter l'éclat, tandis que le capitaine Nemo, les regardant en face, semblait aspirer en lui l'âme de la tempête. Un bruit terrible emplissait les airs, bruit complexe, fait des hurlements des vagues écrasées, des mugissements du vent, des éclats du tonnerre. Le vent sautait à tous les points de l'horizon, et le cyclone, partant de l'est, y revenait en passant par le nord, l'ouest et le sud, en sens inverse des tempêtes tournantes de l'hémisphère austral.

Ah ! ce Gulf-Stream ! Il justifiait bien son nom de roi des tempêtes ! C'est lui qui crée ces formidables cyclones par la différence de température des couches d'air superposées à ses courants.

A la pluie avait succédé une averse de feu. Les gouttelettes d'eau se changeaient en aigrettes fulminantes. On eût dit que le capitaine Nemo, voulant une mort digne de lui, cherchait à se faire foudroyer. Dans un effroyable mouvement de tangage, le *Nautilus* dressa en l'air son éperon d'acier, comme la tige d'un paratonnerre, et j'en vis jaillir de longues étincelles.

Brisé, à bout de forces, je me coulai à plat ventre vers le panneau. Je l'ouvris et je redescendis au salon. L'orage atteignait alors son maximum d'intensité. Il était impossible de se tenir debout à l'intérieur du *Nautilus*.

Le capitaine Nemo rentra vers minuit. J'entendis les réservoirs se remplir peu à peu, et le *Nautilus* s'enfonça doucement au-dessous de la surface des flots.

Par les vitres ouvertes du salon, je vis de grands poissons effarés qui passaient comme des fantômes dans les eaux en feu. Quelques-uns furent foudroyés sous mes yeux !

Le *Nautilus* descendait toujours. Je pensais qu'il retrouverait le calme à une profondeur de quinze mètres. Non. Les couches supérieures étaient trop violemment agitées. Il fallut aller chercher le repos jusqu'à cinquante mètres dans les entrailles de la mer.

Mais là, quelle tranquillité, quel silence, quel milieu paisible ! Qui eût dit qu'un ouragan terrible se déchainait alors à la surface de cet Océan ?

(A suivre)